

journal

CINÉMA

■ **« L'âge de chaise »**, de Jean-Thomas Bédard, décrit un monde apparemment absurde où la Chaise n'est pas seulement l'une des clés de l'ascension sociale, mais la condition même de tout statut social. Posséder une chaise, c'est exister. La vie se ramène donc à une lutte perpétuelle pour en acquérir ou en conserver une. Pris dans cette course infernale, les hommes se durcissent et se dessèchent alors que l'enjeu est de plus en plus aléatoire, faute de chaises pour satisfaire des concurrents de



« L'âge de chaise ».

plus en plus nombreux à mesure qu'augmente la population. Parallèle à la course des hommes, l'évolution architecturale, reflet des mentalités, acquiert un rythme de plus en plus rapide. Les styles se déshumanisent. A la soif de nouveauté répond la course à la construction : le film est un duo où la cadence des constructions et des démolitions suit les trépidations de la volonté humaine. Critique sévère de la société moderne, « l'Age de chaise » est un court métrage sans paroles où, dans des décors d'un dessin délicat, évoluent des acteurs-mimes en silhouette de début du siècle (frac et chapeau melon), technique d'animation utilisée pour la première fois par l'Office national du film.

■ **Films de femmes.** Cinq films canadiens au festival du film de femmes : « Mourir à tue-tête » d'Anne-Claire Poirier, film-procès sur le viol ; « Fuir », d'Hélène Girard, étude de processus suicidaires ; « les Servantes du Bon Dieu », de Diane Letourneau, document sur une communauté

de religieuses ; « la Belle apparence », de Denise Benoît, ou l'évolution d'une « jeune fille rangée » confrontée à une société marginale ; « Manger avec sa tête », court métrage de Monique Crouillère sur l'alimentation actuelle. Cinq films très différents, mais tous conçus comme des documents axés sur la vie moderne, féminine en particulier, où le regard est précis, aigu, accusateur. Ces films sont les témoins d'un cinéma "prise de position" qui ignore l'esthétisme, un cinéma de militantes. *Vu au deuxième Festival international de films de femmes, Sceaux.*

■ **« Mourir à tue-tête »**, d'Anne-Claire Poirier, est l'histoire d'une jeune infirmière violée alors qu'elle rentre chez elle, après le travail. Conçu comme un dossier, c'est un film-témoignage qui décrit le cauchemar de "l'après-viol". Anne-Claire Poirier s'est servie du cas de Suzanne comme tremplin pour atteindre une vision complète des divers aspects du viol : rituel (clitoridectomie), collectif (femmes vietnamiennes), incestueux, conjugal, rapport de force employée-patron, etc. Le film est bâti sur plusieurs plans qui interfèrent et se succèdent, rappelant sans cesse les implications psychologiques



Julie Vincent (Suzanne).

et sociales du viol : le cas particulier, le cas filmé dont on voit le montage, la mise en scène du procès, la conception éditoriale qui est celle des systèmes juridiques occidentaux. Pour le réalisateur, le viol est l'un des effets de la domination politique masculine. Le film, implacable, oblige à rejeter toute idée floue ou même ambiguë. « Mourir à tue-tête » a obtenu une « Plaque d'or » au festival de Chicago. *Vu au Festival de films de femmes, Sceaux.*

■ **Arthur Lamothe**, Canadien d'origine française établi au Canada, a fait divers métiers avant de devenir réalisateur, d'abord à l'Office national du film, puis à titre indépendant. Jusqu'en 1974, il réalise des courts métrages et un film dramatique, « Poussière sur la ville », avec Gilles Vigneault ; en 1973, il est co-scénariste de Gilles Carle. A partir de 1974, il se consacre à une œuvre de longue haleine : une étude aussi complète que possible du problème indien. Il travaille alors avec les Montagnais du Labrador et réalise la série « Carcajou... et le Péril Blanc » (huit films) et plus récemment « la Terre de l'homme » (quatre films). La « Chronique des In-



Arthur Lamothe.

diens du nord-est canadien » se présente donc comme une somme ethnographique et sociologique où Lamothe utilise les courts métrages comme autant de chapitres pour analyser la réalité sociale et culturelle de la question indienne en 1980. Les films d'Arthur Lamothe sont le fruit d'une étroite collaboration avec les Montagnais, qui trouvent sous l'œil de sa caméra une tribune et un lien avec le monde blanc qui jusqu'alors leur avait fait défaut. *Vu à Paris (Cinémathèque, Beaubourg, cinéma La Clef).*

■ **« The heat-wave lasted four days »**. Par un temps de canicule, à Montréal, un journaliste de télévision reçoit l'agréable mission de faire un reportage sur une plage. Au cours de son travail, un couple surgit dans le champ de sa caméra. Il n'y prend pas garde. Une fois rentré chez lui, une voix au bout du fil lui demande de détruire la séquence en échange d'une forte somme

d'argent : sans le savoir, il a filmé des trafiquants de stupéfiants. Il accepte le marché et se trouve mêlé à une affaire criminelle. Il ne peut plus reculer et c'est au tour des gangsters de le faire chanter. Craignant pour sa famille, le reporter se plie à leurs volontés. Des rivalités entre les trafiquants déclenchent un règlement de comptes auquel il échappe de justesse. La police intervient. Inculpé, il ne révèle rien. Alexandra Stewart est la vedette de ce film policier produit par Doug Jackson pour l'Office national du film. *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*

ARTS

■ **Gravures inuit.** Une importante exposition de gravures inuit (eskimo), organisée par les Musées de l'homme d'Ottawa et de Paris, s'est ouverte le 27 mai au Musée de l'homme de Paris. Par tradition, les Inuit du Canada sont des sculpteurs et, grâce à plusieurs expositions, on a maintenant en Europe des notions de leur art sculptural, remarquable par ses formes puissamment synthétisées. En revanche, la gravure des Inuit canadiens,



Joe Talirunili, Hibou (reproduction partielle).

apparue beaucoup plus tard (vers 1950), est à peu près inconnue hors du continent nord-américain. Les cent cinquante-cinq estampes présentées proviennent de six ateliers de l'Arctique canadien parmi les plus réputés. Elles expriment la réalité quotidienne de ces hommes